

Lettre de Mademoiselle Montansier à l'empereur Napoléon

(Première partie relativement facile)

Sire,

Je me permets de rappeler obligeamment à Leurs Majestés que le paiement¹ de leur loge au palais du Tribunal m'est dû depuis les tout premiers débuts.

Jamais, au grand jamais, je n'oserais réclamer les trois cent quatre-vingts² napoléons que cela m'a coûté, si je n'étais, sous de cruels auspices, ruinée comme un va-nu-pieds. Bon an mal an, sans que vous restreigniez à fonds perdu ma déficience pécuniaire, il serait des plus juste que par votre acquit nous soyons ainsi quittes.

Quelles que soient vos volontés, Sire, je jugerai avec respect fondée votre décision.

(Seconde partie plus difficile)

Certes, j'ai débuté à Paris vendant des bourdalous³ châtaîns et des guipures du Puy, parmi les robes de taffetas fuchsia et les roses soutenus des couvre-chefs d'antan. Cependant, mes appas ont su enjôler plus d'un potentat influent et mon discernement affûté m'a permis de diriger des spectacles dont la cour s'était engouée.

Dès lors, des obscures gens du parterre au glorieux d'Estaing, avec son habit d'amiral à basques vermeilles, tous ces pique-assiettes affluant dans mes salons dissertaient des pièces qu'ils avaient vu jouer.

Si d'aventure mes Mémoires étaient publiés, l'on conterait cette saynète. Dans la salle bleu et blanc rehaussés d'or⁴ de mon théâtre versaillais, les comédiens des « Moissonneurs » faisaient bonne chère d'un potage succulent aux aromates subtils. Arrivée subrepticement du château, la feue reine assistait à la scène et les effluves chargés de coriandre moulu et de fumet issu de tacauds⁵ l'avaient fort alléchée. Sur ces entrefaites, j'agrafai le maître queux de céans et exauçai le vœu de la reine en lui apportant sur-le-champ le pot-à-oille⁶.

« Mille mercis ! » s'est-elle galemment écrite, après qu'elle m'eut invitée à demeurer à ses côtés.

¹ ou « payement »

² ou « trois-cent-quatre-vingts »

³ ou « bourdaloues »

⁴ ou « d'ors »

⁵ ou « tacauds »

⁶ ou « pot à oille »